

L'Art de perdre : une adaptation sobre et intimiste du roman d'Alice Zeniter

Publié le 11 septembre 2023



Trois générations. Un exil. Et le silence ... Sabrina Kouroughli propose au Théâtre de Belleville une lecture réussie de la fresque familiale d'Alice Zeniter.

De part et d'autre de la table de cuisine en Formica, deux générations et origines différentes : Verna, vieille femme venue d'Algérie, et Naïma, née et grandie en France. Toute à sa broderie, l'aînée lève un œil aimant vers sa petite-fille et lui inculque des expressions arabes. La jeune femme, qui étudie seule dans la grande ville, Paris, et sera bientôt embauchée dans une galerie d'art, garde l'œil rivé sur son ordinateur. Elle porte en elle une colère latente, dont elle n'identifie pas la source. En adaptant au théâtre *L'Art de perdre*, roman sensible publié par Alice Zeniter (prix Goncourt des lycéens en 2017), la comédienne Sabrina Kouroughli a su inscrire dans l'espace, avec des moyens simples, l'idée d'un tiraillement - engendré par l'appartenance à une double culture-, entre émancipation et passé mal connu. Pieds nus et yeux écarquillés derrière de grandes lunettes qui cachent sa bobine ronde, Naïma ouvre ce récit par un petit bal à sa façon. Une improvisation dansée pour elle-même, tout en vrilles, volutes et saccades sur un rythme des années 1960. Une bulle de liberté qui tranche avec l'introspection inquiète qu'elle mène ensuite. Car on est au lendemain des attentats de novembre 2015. Et la jeune femme ressent les regards posés sur « sa peau mate », s'interrogeant aussitôt sur ses racines oubliées. Son père, pourtant né en Algérie dans les années 1950, ne lui a rien dit de son pays natal. Bien au contraire ...

Comme une ombre au tableau, se tient aussi en retrait sur scène un homme de dos, assis à côté d'une valise. C'est la figure du grand-père par qui le drame est arrivé. Celui qui a quitté brutalement, avec femme et enfants, sa ferme de Kabylie en 1962 pour se retrouver dans les camps du sud de la France destinés aux harkis. Partant de ce récit de l'exil qu'elle porte en elle, Naïma se lance aussi dans une enquête familiale et historique, cherchant à savoir ce qu'elle doit garder ou abandonner de son histoire. Autant de questions que la comédienne, aussi à la mise en scène, traduit avec un plaisir de plus en plus débridé dans une danse au son de *Tel est ton désir (libre et femme)*, la chanson de Matoub Lounès, le grand aède kabyle assassiné en 1998 durant la décennie noire.

Emmanuelle BOUCHEZ